

« Une vocation pluridisciplinaire »

Sur la porte de l'Atelier du Plateau, au fond d'une allée dans le XIX^e arrondissement de Paris, cette mention : « Centre dramatique national de quartier ». Le clin d'œil est à la fois humoristique et signifiant. Car, ici, l'exigence artistique n'est pas moindre que dans des endroits plus grands et plus prestigieux, mais on l'envisage avec un état d'esprit spécifique, en toute indépendance, et dans des conditions particulières. Or, ces conditions tendent à se dégrader, en raison notamment de la baisse des financements publics. Matthieu Malgrange, codirecteur de l'Atelier du Plateau, analyse cette situation et explique la philosophie de son lieu.

Dans le programme de l'Atelier du Plateau de ce premier semestre, vous écrivez un édito qui tire le signal d'alarme. Pourquoi ?

Matthieu Malgrange > Depuis quelques années, il y a toujours une tonalité politique dans nos éditos, parce qu'on se sent de plus en plus précaires. L'an dernier, avec tous les membres du réseau Actes if, réseau solidaire des lieux culturels franciliens, dont l'Atelier du Plateau fait partie, nous avons constaté que nous étions menacés de disparition ou d'une réduction d'activité fragilisant le maintien de nos actions, pour lesquelles nous avons longtemps été soutenus par l'État ou les collectivités territoriales (1).

Que se passe-t-il ?

Nous devons faire face à des stagnations ou des baisses de crédit. Le budget de l'Atelier du Plateau n'a pas augmenté depuis sept ou huit ans, alors que la professionnalisation coûte de plus en plus cher – professionnalisation que nous revendiquons bien sûr, autant pour les permanents de ce lieu que pour les artistes qui s'y produisent. En même temps, on ressent de la part de l'État – ainsi que des collectivités territoriales –, qui a mis en place une labellisation de très nombreux lieux indépendants, une forme de reflux et de défiance par rapport à ces mêmes lieux et une volonté de se recentrer sur les



»»» Entretien avec Matthieu Malgrange

Pour Matthieu Malgrange, l'indépendance de l'Atelier du Plateau, une scène de quartier à Paris qu'il codirige, est menacée par la baisse des crédits.

grands établissements culturels (théâtres nationaux, centres dramatiques nationaux...).

Les conventions que nous passons avec les instances publiques ont aussi évolué. Auparavant, le projet global était aidé. Aujourd'hui, les conventions sont de plus en plus fléchées. Le financement porte, par exemple, sur ce que nous faisons en musique ou en cirque, mais pas en théâtre. Ce qui va à l'encontre

de la vocation pluridisciplinaire de l'Atelier du Plateau. En ce qui nous concerne, c'est en arpentant des domaines artistiques différents que nous nous sentons avancer et nous situons dans le présent.

Depuis mai 2012, rien n'a changé ?

Pour l'instant, on ne sent pas de rupture avec les années précédentes, qui ont laissé beaucoup de traces. Les lieux intermédiaires comme ici, où peuvent être accueillis les artistes qui ne viennent pas de nulle part mais qui ne sont pas non plus installés, où beaucoup de choses naissent et s'expérimentent, continuent d'être négligés, oubliés. Ce phénomène se retrouve au-delà du spectacle vivant : dans le cinéma par exemple.

Comment caractériser l'identité de l'Atelier du Plateau ?

D'abord, c'est un lieu codirigé, par Laetitia Zaepffel, qui est metteuse en scène, et par moi-même,

qui suis auteur et metteur en scène. Notre regard est donc avant tout artistique. Le lieu est unique, avec 110 m², une grande hauteur, une verrière à 6 mètres, où on a installé une cuisine, un bar, des bureaux pour les cinq permanents : la relation est donc incessante avec le travail de plateau qui se fait dans nos murs. C'est une façon de placer la fabrication du spectacle ailleurs que dans sa bulle. Cela crée d'autres liens entre les uns et les autres.

L'identité artistique s'est fabriquée sur du pluridisciplinaire. L'espace ici n'a pas de scène frontale, il se reconfigure avec chaque artiste. Ce qui nous permet d'accueillir des projets qui interrogent les normes, les formats et la limite des genres artistiques.

Quel est votre public ?

Nous n'avons pas fait d'étude sur le public, pour ne pas effectuer de classification. Mais nous voyons bien



Bien sûr, il y avait la question de fond des débats à l'Assemblée nationale qui était passionnante :

Des couples plongés dans le noir

Une série de courtes pièces de Joël Pommerat. Brillant mais un brin convenu.

Pour beaucoup, Joël Pommerat est le grand homme de théâtre français de ces quinze dernières années. Depuis *les Marchands*, *Cercle/Fictions*, *Ma chambre froide*, toutes ses œuvres suscitent l'enthousiasme, et il est l'un des rares artistes que les services offi-

trois sœurs qu'il a successivement aimées. Un autre tente de se dégager d'une liaison coûteuse qu'il entretient depuis longtemps. Deux voisins, un homme et une femme, attendent ensemble le retour de leur conjoint... Ce sont les soldes de l'amour !

La façon dont les personnages sortent des ténèbres et les regagnent est tout à fait épatante. Les acteurs de Pommerat, tous des fidèles de sa compagnie (une équipe appelée Louis Brouillard), sont étonnants, sachant se transformer dans l'obscurité et à toute vitesse. Mais les textes sont-ils d'un grand auteur ? On y sent l'influence de Pinter,



Pommerat > combine un langage cruel et une forme de spectaculaire.

ÉLISABETH CARECCIO

(1) Le théâtre Paris-Villette a ainsi été fermé en décembre 2012.

Atelier du Plateau. 5, rue du Plateau, 75019 Paris, 01 42 41 28 22. www.atelierduplateau.org
La circonférence acrobatique est programmée les 22 et 23 février ; le spectacle de la compagnie Varham Zaryan, *Mater Replik*, les 28 février, 1er et 2 mars ; la contrebassiste Hélène Labarrière (voir p. 29), le 5 mars.

ciels envoient représenter la France à l'étranger. Peter Brook l'avait désigné comme son successeur aux Bouffes du Nord mais, comme cela ne s'est pas fait, Luc Bondy l'a pris sous son aile à l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Pommerat reste le nouveau soleil du théâtre nouveau !

Voici son nouveau spectacle aux Ateliers Berthier : *La Réunification des deux Corées*. La salle est divisée en deux chutes de gradins autour d'une allée étroite. Sur ce passage surgissent, dans le noir de la nuit ou le gris de fumées, des acteurs et des objets. Il n'y a pas une pièce, mais une série de petites pièces. Une épouse demande le divorce après vingt ans de mariage sans nuages. Un homme se retrouve avec les

Sarraute, Reza. Ce sont de bonnes références, sauf que parfois la scène est à peine écrite, ou bien mise en place de façon si évidente qu'elle est prévisible.

L'originalité de Joël Pommerat, c'est de combiner une certaine cruauté du théâtre de langage (c'est fichtrement cruel, il ne croit plus du tout à l'amour !) avec une forme de spectaculaire inhabituelle pour ce registre. C'est du froid dans du show. Quelle habileté ! Mais loin des sommets où il est devenu banal de surelever Pommerat.

> Gilles Costaz

La Réunification des deux Corées

Odéon-Ateliers Berthier, Paris XVII^e, réservations : 01 44 85 40 40, jusqu'au 3 mars. Texte chez Actes Sud-Papiers.

l'égalité des droits des homosexuels devant le mariage et l'adoption.

Et les échanges ne furent pas tous, loin de là, consternants. Il y avait aussi cette fougue parlementaire se déployant sur quinze jours : comme il était plaisant d'imaginer que d'importantes mesures économiques et sociales – la réforme bancaire par exemple – bénéficient d'autant de temps d'exposition !

Mais ce n'est pas (seulement) pour ces raisons que les débats sur le mariage pour tous m'ont retenu.

J'avais perdu l'habitude d'entendre de l'éloquence chez nos politiques.

Non pas des beaux parleurs, mais des belles paroles. Des mots énoncés qui avancent avec élégance dans le pli du langage, et qui produisent des démonstrations et des réfutations limpides.

Telles ont été les interventions de Christiane Taubira, la garde des Sceaux, qui a porté le texte.

Ce n'est pas parce que j'ai de sérieuses réserves vis-à-vis de ce gouvernement que je ne peux le reconnaître : cette femme noire issue de la Guyane et ministre d'État (il n'y a pas d'antécédent, non ?) a su porter haut sa parole.

Sans notes, même lors de son discours inaugural, mêlant le droit à l'histoire, gardant la placidité nécessaire pour ne pas troubler son verbe quand la droite se défoulaient contre elle, la ministre a fait de la langue française son alliée.

Depuis quand n'avait-on entendu une telle phrase à l'Assemblée :

« *L'habit de l'offuscation vous va si mal* » ? Et quand elle s'est mise à citer de mémoire Léon-Gontran Damas, l'un des poètes de la négritude, les vers qu'elle prononçait s'incarnaient en elle : « *Nous les gueux/nous les rien/nous les peu/nous les chiens/nous les maigres/nous les Nègres/Qu'attendons-nous/Qu'attendons-nous pour faire les fous/pisser un coup/tout à l'envi/contre la vie/stupide et bête/qui nous est faite* ? » < >

que nous touchons un public de quartier socialement assez métrisé. Nous avons une petite jauge : 50 places. Mais la salle est souvent pleine. Et le public, assis sur des chaises, aisément incluses dans

Un espace qui se reconfigure avec chaque artiste, permettant d'accueillir des projets qui interrogent les normes et les genres artistiques.

DR

la scénographie, est très proche des artistes. Cela fait aussi partie de notre identité : la culture doit être exigeante, mais également peu impressionnante, par les lieux et leur configuration, l'accueil... C'est important d'instaurer d'autres rapports pour pouvoir ouvrir à tout le monde.

Je veux ajouter une chose à ce propos : « ouvrir à tout le monde », ce sont des mots qui sont revendiqués partout aujourd'hui, par les grandes institutions en particulier, comme si elles faisaient la même chose que nous. Je n'ai rien contre les institutions, mais il est clair qu'elles ne réalisent pas le même travail. Défendre son indépendance, au-delà des questions d'argent, c'est aussi mener une bataille de mots.

Comment choisissez-vous les artistes qui entrent dans votre programmation ?

Par exemple, la compagnie Varham Zaryan, qui pratique le mime contemporain, est venue nous voir et nous a montré des extraits vidéo de travaux en cours. Pour nous, le mime est un nouveau champ artistique à explorer. Du coup, notre écoute était très ouverte. En outre, cette compagnie fait de l'action culturelle, assure de la formation, mène ses projets en cherchant des partenaires...

Autre exemple : avec l'un des fondateurs de la compagnie La Scabreuse, Jean-Michel Guy, qui est metteur en scène, théoricien et chercheur sur les arts du cirque, nous proposons depuis deux saisons des « circonférences ». Elles sont réalisées avec un artiste de plateau et lui-même, auxquels s'ajoutent d'autres invités. Il s'agit de trouver une forme hybride entre la conférence, qui offre une réflexion sur le cirque, et le spectacle. Voilà deux exemples très différents qui symbolisent notre souhait d'être à côté des (nouveaux) genres.

>Propos recueillis par Christophe Kantcheff